

1848

ADRESSE

AUX ABONNÉS DE LA

REVUE CANADIENNE.

ENCORE une année écoulée, amis lecteurs ! Encore une, disparue sans retour avec ses misères et ses peines, ses joies et ses plaisirs. Le temps dans son vol rapide a emporté chaque jour comme une fleur fanée, sans nous en laisser rien que des souvenirs éphémères, qui eux mêmes iront bientôt s'engloutir dans le gouffre de l'oubli. C'est la loi de notre nature. Dieu a voulu qu'elle ne fut pas trop dure à porter, puisque dans sa bonté infinie, à côté de chaque heure de peine et de regret, il a placé le rayon qui réjouit et l'espérance qui console.

Pauvre année 1847, à peine si nous pouvons effeuiller quelques fleurs sur ta tombe ! jeter un regard en arrière, sourire de loin ainsi qu'à des amies, aux heures d'amour et de bonheur, aux peines enfuites qui ne reviendront plus ; car en entendant sonner hier l'heure dernière de l'année mourante, nous avons entendu sonner la pré-hure du nouvel an !

Que de plaisirs, que de bonheur que de joies, que d'espérances, le premier jour de l'an fait naître en nos cœurs ! Parqué comme un jalon sur la route de la vie, il nous arrête un instant dans la course et nous fait pour ainsi dire nous reposer des fatigues du voyage. De bons vieux usages, d'antiques traditions consacrent cette heureuse époque aux plaisirs et à la gaieté. Chacun s'arrache au tourbillon des affaires, jette là peines et soucis, pour rappeler les plus doux souvenirs de sa vie et retremper ses forces dans les joies pures et ineffables du foyer domestique.

Comment ne pas aimer le jour de l'an ? N'est-ce pas lui qui nous fait oublier les mauvais jours passés en nous apportant l'espérance au cœur, le sourire aux lèvres ? N'est-ce pas lui qui resserre les liens unissant les familles ? qui rassemble les enfants sous le toit paternel autour de leurs parents, pour faire descendre sur eux tous les bénédictions du ciel ? N'est-ce pas le jour de l'an qu'on se pardonne des torts mutuels, qu'on renoue les liens de l'amitié et qu'on retrouve les amours perdus ?

Vive le jour de l'an ! c'est la saison des fêtes et des réjouissances ; les grands jours du culte de la famille, le temps de tous les amours, des folles joies, des étrennes, des bonbons et des dragées ! Combien de cœurs ont battu ce matin dans l'attente du jour tant désiré ? Combien de doux baisers, de tendres caresses, d'yeux rayonnans, de charmants sourires en ont salué l'aurore ?

Nous nous associons de tout cœur aux sentimens, qui animent aujourd'hui notre population et nous croirions manquer de reconnaissance envers nos compatriotes si nous n'exprimions, en cette occasion, combien nous sommes sensibles à toutes les faveurs dont on nous a comblés, depuis notre entrée dans la carrière du journalisme. Aussi

faisons nous des vœux ardents et sincères pour la prospérité de la patrie, pour celle de tous en général et de chacun en particulier. Pour les grands et les petits, les vieux et les jeunes, les riches et les pauvres, une bonne et heureuse année !

Pour nos familles Canadiennes, que pouvons-nous souhaiter de mieux que l'union et l'harmonie entre leurs membres et la conservation de toutes les vertus qui les ont toujours distinguées.

A ceux qui arrivent au soir de la vie, nous souhaitons une vieillesse calme et heureuse, entourée du respect et de l'affection des enfants.

A ceux qui entrent sur la scène du monde, nous souhaitons des succès, le travail assurant le présent et dorant l'avenir.

Et à vous, aimables et gentilles lectrices, qui fûtes de tout temps l'objet de nos plus respectueux hommages et de notre tendre sollicitude, que pouvons-nous vous souhaiter de plus agréable ? Tous les biens sans les maux ? ce serait fade et d'ailleurs c'est impossible. Mais ce qui est très possible, c'est un intérieur doux et heureux, un mari bon, sage, complaisant, plein d'attentions et de soins, qui s'occupe du bonheur de sa femme, etc., etc., enfin un de ces maris comme on en rencontre rarement. Ce qui n'empêche pas qu'il peut s'en trouver encore pour celles de nos jeunes amies, qui ne sont pas pourvues. A celles là nous pouvons souhaiter un petit mari à Pâques ou à la Trinité, de l'espèce de ceux dont nous venons de parler.

Il est une classe de la société que nous ne saurions oublier dans nos souhaits et pour laquelle on nous permettra bien de témoigner quelque sympathie ; c'est celle des journalistes, à qui nous souhaitons de nombreux abonnés qui veulent bien payer et paient leur abonnement (sic.)

Et les pauvres, les déshérités de la fortune, ceux qui ont soif, ceux qui ont froid, ceux qui ont faim, nous n'aurons rien à leur souhaiter en ce jour ! Non ! Mon Dieu ! Ne sont-ce pas ceux-là que vous aimez ? Nous ne les oublions pas. Si vous voulez, amis lecteurs, que Dieu réalise nos plus chers souhaits pour vous et vos familles, pendant que vous vous livrez au bonheur, à la joie, à la gaieté de la saison, n'oubliez pas les pauvres vous-mêmes. Qu'ils n'aillent pas en vain transis de froid et affamés, frapper à la porte de vos riches et confortables demeures. Donnez, donnez largement. Dieu rend au centuple. Que les pauvres partagent un peu votre bonheur, participent à nos plaisirs du jour de l'an.

Enfin à tous nos abonnés le porteur du journal présente les compliments de la saison, en les priant bien de ne pas oublier le chapitre des Etrennes.

1er. janvier 1848-